

Miracle à Koh Kong

(L'influence / les pouvoirs d'une kru ou chamane du Cambodge)

Une anecdote.

Le récit d'un évènement plus qu'improbable. A peine concevable même – qui plus est quand on vit sous nos latitudes.

D'où le titre : un miracle.

Etant donné le contexte, c'est aussi une sorte de témoignage. Ou plutôt, *c'est* un témoignage sur des faits que j'ai vécus et que je porte à la connaissance de tout un chacun.

Nous sommes en novembre 2018. Invité au mariage de la fille aînée de Pow Tchu Sao (kru de la région d'Angkor), j'ai profité de l'occasion pour être reçu par elle en consultation et recevoir son aide spirituelle. Une nouvelle fois, j'ai perçu quelque chose d'indéfinissable lors de mon passage. Dans la foulée, j'ai notamment recommencé à faire une cinquantaine de kilomètres sur un vélo prêté par mon hôtel : un engin assez petit, bien loin de sa première jeunesse et dont l'état m'a laissé concevoir qu'il avait dû servir pendant l'époque des Khmers Rouges, de la guerre du Vietnam... si ce n'est pour accompagner sinon la Longue Marche de Mao Zedong (la couleur vert kaki m'a amené cette pensée) du moins les années de labeur qui ont suivi. J'entends par là : pas une époque ou l'autre mais bien les trois. La forme (genre gondolée, voyez-vous ?), le mouvement des roues (à faire loucher), les bruits de métal cassé dans plusieurs endroits, les grincements, le dernier frein (avant...!) dont il restait quelque soixante pour cent de la poignée sont d'ordinaire peu engageants pour tout touriste. Disons que je l'ai principalement pris parce que c'était gratuit. Dans mon cas, j'avais passé près de vingt ans à ne plus faire de vélo après un accident et avais entre autres très fortement perdu mon sens de l'équilibre, mais après mon premier passage chez cette kru, j'avais réussi à rouler sur une bicyclette de location, type Asie du Sud-Est (ce qui n'est pas si simple), cependant toute neuve. Cette fois, avec ce vélo « ayant fait au strict minimum une guerre » j'ai encore été stupéfait de me sentir capable de tenir et d'avancer, surtout d'accomplir autant de kilomètres alors que des souvenirs de chute pour trois fois rien remontant à quelque deux ans étaient bien actifs dans ma mémoire. Si l'on excepte les arrêts indispensables pour éviter de trop pousser la machine (l'individu moi-même, s'entend), tout s'est bien passé lors d'une journée où la température avoisinait les trente degrés. Y compris sur le plan cardiaque – où il y avait aussi matière à inquiétude. La kru m'avait pour la deuxième fois assuré que je pouvais y aller et la constatation de pouvoir me fier à ses paroles dix mois plus tôt avait instauré en moi une sorte de « fond » de confiance, mais les conditions m'avaient fait me mettre sur mes gardes. Cette expérience réussie m'a conforté dans la foi en ce que cette femme a le pouvoir d'apporter, de propager comme ondes bénéfiques. La suite va me placer devant quelque chose de totalement différent. Totalement inouï – et je vais dire « aussi » parce que ce retour d'équilibre soudain l'a été. Et que je ne peux pas ne pas relier ce qui va suivre à l'influence de cette kru ; cela, à la fois vu comme les choses se sont passées et vu la nécessité quasi-incontournable d'une forme d'intervention « divine ».

Après être passé à Siem Reap, j'ai continué mon voyage au Cambodge de quelques jours. J'avais prévu d'assister aux fêtes de Bon Om Touk à Phnom Pehn avec quelques amis rencontrés lors de ma venue au Cambodge en janvier précédent puis de me reposer quatre jours dans un petit lodge du côté de Kampot avant deux jours plaisir de jungle facile.

A Phnom Penh, j'ai dû constater que j'avais été oublié par le trio qui était censé m'attendre à mon arrivée. Mais – effet positif de la kru ? – une errance improvisée m'a amené à croiser un couple de retraités dont le mari, Khmer Krom, a une histoire extraordinaire à raconter – et avec qui j'ai conservé le contact.

A Kampot, pas de chance : mon lodge perdu se trouve à deux pas de la mosquée. Mosquée où, juste à ce moment, on commémore la naissance du prophète. Là, on ne la célèbre pas qu'un jour ni deux... L'imam – époque contemporaine oblige (oblige ???) ! – utilise pour ses annonces un micro et un ampli qui, s'ils ne résonnent pas jusqu'à La Mecque, montent puissamment vers le ciel mais sont aussi orientés dans la direction de mon lodge (normal : Dieu est partout !). L'imam est manifestement un homme dynamique, enthousiaste et plein d'une ferveur qu'il se plaît à communiquer. Ce qu'il fait depuis (sans doute : je n'ai pas vérifié à ma montre) cinq heures du matin jusqu'à la nuit (bien) tombée. Effet d'espace vide, nature ?

Proximité ? Puissance des enceintes ? Ou règlement de ladite puissance ? Volonté humaine ou divine ? Qui a dit que le silence qui suit... ? Je ne connais pas les horaires imposés (?) des prêches... Y aurait-il d'ailleurs une règle stricte ? Une certaine liberté (accordée ou prise) en fonction de l'appartenance à un courant ? De la spécificité cambodgienne (s'il y en a une) ? Toujours est-il que j'ai eu l'impression que dès que l'effet retombait, ça repartait. Pleine puissance. Pleines vibrations... Reçues cinq sur cinq ! Et, surtout perçues vingt-quatre heures sur vingt-quatre !... La naissance du prophète n'étant célébrée qu'à cette période de l'année, je conçois très bien que cela se fasse avec ferveur ; il y a de quoi se reposer après. En l'occurrence, rien qu'en considérant celle de l'imam à chaque phase où celui-ci est intervenu dans la journée, Allah avait de quoi être pleinement content ! Pour ce qui est du repos que j'étais venu chercher ici, j'ai eu plus que du mal à « picking up good vibrations ». Mon corps abîmé me semble percevoir plus encore que la moyenne ce qui est strident et, comme je ne m'étais guère ménagé depuis mon départ de France, cette grande détente, ce relâchement de mes muscles, de mes nerfs que mon être espérait et que je m'apprétais à connaître dans ce coin un poil sauvage... eh bien...comment dire ? Oui : connaissaient une certaine frustration. Demain, peut-être ? Le premier jour, j'ai pris mon mal (de crâne notamment) en patience. Le deuxième... Devant la reprise des prêches au micro et le questionnement des gens alentour, j'ai compris que la chose allait se prolonger encore un jour ou deux – et, surtout, que mes quatre jours de repos ne seraient pas de repos. J'ai alors pris la décision de me rapprocher de la Tataï River où j'avais décidé de passer deux jours dans un lodge situé dans la jungle et qu'il fallait un certain temps pour rallier : il faut s'assurer d'être déposé à un point précis pour prendre une pirogue ainsi qu'un « pick up » en repartant. A ce moment, j'essaie de voir si je peux rallier Koh Kong, ville la plus proche de la Tataï River, dans la journée. Manifestement, par les transports officiels, il faut passer par Phnom Penh ; ce qui pour moi signifiait retourner sur mes pas pour aller à la frontière avec la Thaïlande avant de revenir une fois de plus à Phnom Penh pour passer au Vietnam. Autrement dit : du temps, des kilomètres ; un coût (même si...), de la fatigue. Mais aussi un autre hôtel à trouver. Et l'obligation de rallier l'hôtel depuis le terminus du premier bus avant de rallier le terminus de l'autre bus depuis l'hôtel. Pas enthousiasmant ! C'est alors que... ! A côté de mon lodge "perdu", se trouve un autre lodge, un peu plus basique ; lodge qui fait aussi restaurant et (voire surtout) bar. Où, à ce moment, un couple de jeunes (enfin : entre 30 et 40 ans) Australiens passe du temps au comptoir. Nous discutons. Ils évoquent la surprise de m'avoir entendu parler khmer pour parvenir à arriver à mon lodge... Ce qui ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd ! La conversation s'engage avec un chauffeur de tuk-tuk. Et celui-ci, amusé par mon petit niveau de khmer et ayant appris ma volonté d'aller à Koh Kong, me dit qu'il va me trouver le moyen de rallier cette ville le lendemain, directement, et pour une somme dérisoire. L'offre cependant est claire : c'est pour voyager avec des Cambodgiens (qui constituent d'ordinaire la totalité des voyageurs), dans un taxi-collectif au confort plutôt spartiate et où personne ne parle anglais. Il doit appeler un copain chauffeur qui doit lui confirmer qu'il accepte de me prendre à son bord. A cet instant il me reste une heure pour faire mes bagages et partir pour le centre de Kampot, prendre le bus pour Phnom Penh ; ce qui me permettrait de prendre un autre bus le lendemain matin pour Koh Kong. Sans quoi c'est vingt-quatre heures de perdues. Et de psalmodies à pleine puissance ! La réponse se fait attendre. Juste quand je suis en train de faire la réservation du bus, voilà ce chauffeur de tuk-tuk qui vient me confirmer que c'est d'accord. Pour cinq dollars !... Plus cinq pour lui pour me conduire au point de départ. J'abandonne l'idée de repasser par Phnom Penh et donne mon accord aussi. A quoi cela s'est tenu !

Dois-je remercier la kru pour cela ? J'attends quand même d'avoir traversé tout le sud du Cambodge d'est en ouest avant toute considération...

Je vais en l'occurrence la remercier un peu plus tard. Mais après l'avoir sollicitée...

Le lendemain, réveil tôt. Le chauffeur de tuk-tuk ne s'était pas réveillé. Et ça a été déjà un petit miracle que je trouve quelqu'un au lodge d'à-côté du mien qui me comprenne et ait le numéro de ce chauffeur (simple habitué du lieu) ; qu'il l'appelle et que celui-ci réponde. Que l'on arrive à temps a été pas mal aussi : ledit chauffeur de tuk-tuk habite en ville : vingt minutes pour venir et un peu plus pour aller au point de départ des taxis collectifs - par un chemin de terre absolument pourri (y compris pour le Cambodge !) et – et ! – détrempé.

Sur ce, le chauffeur de tuk-tuk me présente à son copain chauffeur de taxi-collectif. Je m'installe dans ce van. Le chauffeur s'en va. Un autre vient démarrer le van... Et s'en va - aussi. Puis ce sont deux jeunes d'une vingtaine qui viennent s'installer l'un au volant ; l'autre à côté. Nous allons rouler quelque six heures - par des routes très variables. Fatigué de plusieurs nuits sans sommeil ou presque et de ce transport, je vais m'assoupir dans les derniers temps du voyage.

J'avais réservé un hôtel de confort moyen mais correct à Koh Kong pour ne pas galérer à l'arrivée – et... être plus ou moins sûr de me reposer. Ledit hôtel s'est avéré être totalement inconnu par le chauffeur et son assistant. Mais après trois ou quatre tours de la petite ville et en s'y mettant tous les trois (sans parler anglais svp !), j'ai été déposé juste devant l'entrée. Formidable !

Euh... "Formidable" le temps d'un petit somme. A mon réveil, je constate que je ne retrouve pas mon écritoire sur lequel j'ai pris toutes mes notes depuis mon arrivée (et qui doit me permettre de rédiger des reportages). Je l'avais sorti durant le parcours en ce taxi-collectif pour annoter... Et je me place devant l'évidence que j'ai dû le laisser dans le rangement en croisillons (comme au dos des sièges de trains) du fauteuil devant moi...

A ce moment : je suis très (très...) fatigué, il est sept heures du soir passées. J'ai perdu toutes mes notes. Notes dont j'ai besoin pour rédiger un reportage qui me rapporte éventuellement un peu d'argent. Une des raisons pour lesquelles j'ai organisé mon voyage ainsi (et dépensé ainsi). Je ne reste dans cet hôtel que le lendemain toute la journée et en pars aux aurores pour la jungle le surlendemain. Pour espérer les récupérer il faut : 1/ que je joigne le lodge où j'ai dormi deux nuits (où seule une personne parle anglais) ; 2/ que cette personne aille au lodge d'à côté ; 3/ qu'elle puisse entrer en contact avec le chauffeur de tuk-tuk habitué du lieu (en espérant que ce soit le seul) et... 4/ dire à ce dernier que j'ai laissé des papiers importants dans le taxi collectif qui m'a amené de Kampot à Koh Kong. Là, il faut expliquer (5/) où se trouvent (probablement) les papiers – s'ils n'ont pas été jetés par une personne x.... Il faut encore (6/) faire comprendre qui m'a finalement conduit : pas l'ami du chauffeur ni le deuxième individu mais les deux jeunes. Ensuite, il faudrait (... 7/!) que ces deux jeunes fassent de nouveau le parcours - qu'ils font peut-être souvent mais le lendemain (?) et seront-ils sur une autre destination ? Il faudrait encore (8/) les contacter avant qu'ils partent (ou par téléphone portable) ; qu'ils retrouvent l'hôtel (9/) qu'ils ont eu bien du mal à trouver et qu'ils viennent déposer ces papiers sur cet écritoire à l'accueil pour... quelqu'un (moi) dont ils ne connaissent pas même le nom ! Il faudrait... Il faudrait... Il faudrait aussi (10/... le plus important!) qu'ils repassent dans les 24 heures !... A ce moment-là, je me rends à l'accueil de l'hôtel. S'y trouvent deux veilleurs de nuit sommeillant et à l'anglais très basique (enfin : pour l'un ; l'autre...). Ils cherchent le numéro de téléphone de mon lodge à Kampot... Et ne le trouvent pas. Probabilité de récupération de mes notes quand je vais me coucher ? Quasi-nulles. En désespoir de cause, avant de m'allonger, j'envoie une prière à la kru...

Le lendemain, à l'accueil, se trouve la fille accueillante, parlant plutôt bien anglais qui était présente à mon arrivée. Je viens la voir après avoir retrouvé le numéro de téléphone du lodge de Kampot – que j'avais pris soin de noter avant de partir de Paris (quand j'avais pu trouver celui-ci ou celui-là ; ce qui n'était que pour 50% des cas). Je lui raconte mon problème. Elle s'offre à m'aider. Me laisse parler au téléphone de l'accueil pour m'éviter trop de dépenses avec le mien. Mais je tombe sur quelqu'un qui ne parle que khmer. Je suis bien sûr incapable d'expliquer mon problème dans cette langue. La fille me relaie mais la correspondante ne comprend pas. J'explique alors plus en détail ; évoque l'anglophone... Deuxième tentative. Deuxième échec. Ne voulant pas abandonner je tente le tout pour le tout : expose tout ce qui peut être utile pour que l'appel au moins déclenche une réaction à Kampot ; après... Cette fois la jeune femme de l'accueil se pique au jeu. Je sens que j'ai donné un ou deux éléments qui font que – me semble-t-il – ça parle à la personne qu'elle a au bout du fil. La communication dure près de dix minutes. J'essaie de me faire une idée de l'avancée des échanges. Ca n'a pas l'air mauvais... "Elle a compris ; elle va essayer..." me dit la fille de l'accueil de mon hôtel. Je sens, à sa voix, que c'est vrai. Mais aussi que les probabilités sont plus faibles que faibles pour que tout se réalise dans l'infime délai imparti. J'ai insisté sur le fait que le lendemain je ne serais pas bien loin : dans un lodge de la Tatai River – sur le chemin avant d'arriver à Koh Kong. Si les chauffeurs revenaient plus tard... Mais en fait je n'y crois plus. Je vais passer la journée assis à une terrasse de café à trifouiller ma mémoire afin de retrouver une partie de mes notes... En revenant à l'hôtel le soir, la fille de l'accueil n'est pas à la réception. Je monte à ma chambre. A peine ai-je refermé ma porte qu'on frappe. C'est cette fille de l'accueil. Elle tient mon écritoire et toutes mes notes. Je n'ai pas pu voir les gars qui ont rapporté ces notes, le lendemain, après X heures de routes, à quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas et dont ils ignoraient le nom. Pas pu les remercier. Je l'ai fait mentalement. J'ai envoyé un merci plus fort (mentalement aussi) à la kru.

Il est évident que sans la mentalité cambodgienne, la cause était perdue. Mais si l'on se met à l'esprit tout ce qui pouvait faire que je ne récupère jamais mes notes, comment ne pas se dire qu'il y a eu un (sérieux) coup de pouce venu du ciel (ou de la kru) ! Histoire d'un miracle à la cambodgienne !